

# LE BROCHET DU NORD

par Harry Bernard

Je n'y suis pour rien, mais j'ai un cousin qui a été élevé comme moi, comme tous ceux de la famille, à la lisière des Cantons de l'Est. A l'exemple, à la suite des aînés, il commença tôt à courir champs et grèves. Le long des rivières, il s'habitua à capturer de l'achigan et du doré, du brochet, du maskinongé, et déjà il avançait en âge quand il admira, à demi éberlué, sa première truite mouchetée. Il n'en revenait pas. Il ne jure aujourd'hui que par la truite, rouge ou de lac, et n'est pas loin de me considérer comme un imbécile, une sorte d'irresponsable ou de "minus habens", parce que je prends parfois plaisir, même dans les eaux où nage la truite grise, à poursuivre des brochets longs comme le bras.

On ne discute pas des goûts, des couleurs, ni des poissons qu'un homme se plaît à pêcher. Parlant brochets, il faut s'entendre. Autant je n'ai cure des brochets maigres des rivières du sud, verdâtres, limoneux, et qui sentent mauvais, autant m'attirent leurs parents du nord, trapus, de couleur plus sombre, vigoureux, qui s'emparent de l'appât avec fougue et remplissent d'aise le sportif qui ne s'embarrasse pas de préjugés. Alors que les premiers, comme alongés par un habitat d'eau tiède, paraissent lâches, peu empressés à défendre leur peau et leurs nageoires, une fois qu'on les a ferrés, les autres ne se résignent pas facilement à la perte de la liberté. Ils livrent combat, plongent vers les fonds, coupent de leurs dents les cordes qui les tiennent, même en avant des avançons de cuivre, sautent parfois hors de l'eau en agitant la tête, pour se libérer du triple hameçon qui leur déchire la mâchoire. Les premiers ont une chair molle, qui souvent goûte la vase, mais les autres donnent une viande ferme, blanche comme neige ou légèrement jaunâtre, dont la saveur égale ou presque celle du meilleur doré.

Malgré des explications du genre, cent fois données, le cousin n'est pas convaincu. Il continue, au fond de son cœur, à

se moquer avec des nuances de mépris. Peut-être est-il naïf.

Il arrive que je gagne ma vie. Pour cette excellente raison, entre dix autres, que personne ne s'en chargerait à ma place. Je ne pêche pas quand je veux, mais quand je peux. Quand je quitte la ville pour la forêt, à mes vacances d'été, mouches noires et maringouins ont à peu près disparu. Les truites également. Grises et mouchetées séjournent dans les profondeurs. Même dans les plus grands lacs,



En moins d'un après-midi, l'été dernier, nous amenâmes 21 brochets, dont un de vingt livres.

les eaux de surface ne sont pas très froides, et la truite ne s'en accommode pas. Plutôt que de tremper du fil dans l'eau pendant des heures, en pure perte ou à peu près, je me rattrape sur le brochet, lequel ne fait pas de façons pour loucher vers un appât engageant. Mieux vaut, à mon sens, un lourd brochet qu'une mouchetée de six pouces, et il en est qui pèsent trente livres, dans les hauts mauriciens.

Maskinongés et brochets appartiennent à la même famille, sans pour cela se ressembler comme des frères jumeaux. Le chat domestique est un félin, comme le lion africain ou le tigre du Bengale. L'ours noir et le raton laveur sont l'un et l'autre des plantigrades, mais ils possèdent, pour le reste, peu de chose en commun. Il existe de même, entre les divers brochets, des différences marquées. Nous comptons, dans la partie est du continent, au moins sept espèces de brochets, dont le maskinongé, qui relève lui-même de deux groupes: celui que nous connaissons dans le bassin du Saint-Laurent (esox masquinongy), et celui du voisinage de la rivière Ohio (esox ohioensis). Pour ce qui est des autres, nommons rapidement l'esox americanus, le vermiculatus, le reticulatus, le lucius et l'immaculatus, ce dernier apparenté de près aux maskinongés. Ce sacrifice fait sur l'autel de la science, revenons au langage du commun.

Le brochet qui hante lacs et rivières de la Haute-Mauricie, communément appelé brochet du nord "northern pike" — est l'esox lucius du monde savant. Il ne pèse pas toujours vingt et trente livres. Car il se trouve des moments, au cours de sa croissance, où il doit nécessairement être petit. Mais si Dieu lui prête vie et s'il mange à sa faim, qui n'est pas négligeable, il atteint après quelques années à un poids respectable. Comme tous les brochets, il est extrêmement vorace. Il s'engraisse de n'importe quoi, ne méprise aucune nourriture. Il apprécie les canelons sauvages à l'égal des jeunes rats musqués, l'écureuil ou la souris qui commet l'erreur de tomber à l'eau, les grenouilles et les couleuvres, les insectes de taille, et naturellement les poissons d'âge encore tendre, y compris ses propres rejetons. Il n'est pas difficile, ne choisit guère. Plus lui importe la quantité que la qualité.

Imombrables sont les lacs lointains, au nord de la province, où le brochet abonde. Son royaume par excellence est probablement le bassin de la rivière Saint-

de couteau. Dûment lavée, la chair fraîche, épaisse parfois de trois doigts, est emboîtée avec un morceau de lard ou de bacon, qui l'engraissera un peu, et une pincée de sel. On fait bouillir pendant quatre heures, à cause de l'altitude. Il importe de chauffer son eau au point d'ébullition, avant d'y plonger les boîtes remplies.

Quels résultats espérer ? Un plat de roi, ou peu s'en faut. Notons que le sel, une fois fondu, forme avec les sucs du poisson une honnête saumure, qui attendrit et peu à peu dissout les quelques arêtes restées dans la chair. Par suite de quatre heures de cuisson, celle-ci s'est comme allégée, offrant une texture qui ressemble à celle du filet de sole. On met à frire, avec ou sans chapelure, et neuf fois sur dix vos hôtes ne sauront deviner ce qu'ils savourent. Que les sceptiques tentent l'expérience et nous en donnent des nouvelles.

Il semble y avoir dans les lacs du nord deux variétés de brochet, identiques quant aux formes extérieures, mais à la chair différente. Blanche chez les uns, elle est plutôt jaune chez les autres, de goût à peu près semblable. On pourrait attribuer cette diversité à celle des eaux, des fonds ou de l'alimentation, mais nous avons constaté maintes fois que des poissons étaient blancs ou jaunes, qui venaient d'un même lac. Il se pose là des points d'interrogation que le profane abandonne aux spécialistes. Au lac Coulet, en août dernier, nous nous trouvâmes en présence d'une espèce de monstre: un brochet à grosse tête normale, mais au corps fluet comme celui d'une anguille, d'une longueur d'environ vingt pouces. Il pouvait peser une livre, alors que sa taille eût justifié plus de deux. Il alla d'abord rejoindre les autres, au fond de la chaloupe, mais il m'intriguait. Comme nous étions à tailler nos filets, le maigrechine m'échut et je remarquai que la lame du couteau, pourtant aiguisé de frais, s'arrêtait à une surface résistante. Je coupai quand même. Il y avait dans les chairs un bourrelet dur, qui nous parut être une sorte de tumeur. L'animal était malade, ce qui empêchait sa croissance normale et l'avait rendu difforme. Il ne trouva point sépulture dans une boîte hermétiquement fermée. Si je n'avais été aussi loin, si j'avais eu les moyens de le conserver, je l'aurais envoyé au laboratoire de biologie de

la province, à l'Université de Montréal, pour examen et analyse.

Vorace comme ses congénères, le brochet du nord se laisse tenter par tous les appâts. Mais il n'aime rien autant qu'une cuillère brillante, qu'il voit de loin, et sur laquelle il fonde avec la rapidité de l'éclair. En temps de pleine lune, il se nourrit peu, comme les autres poissons. Mais à mesure que le déclin se produit, il se remet à l'oeuvre avec sa gourmandise proverbiale. L'ennui, c'est que les petits de l'espèce se montrent aussi goinfres que les autres, et qu'ils sont toujours au bout des lignes. En 1947, je me mis en tête de décourager ces importuns, utilisant à cette fin des engins fabriqués sur commande, longs de douze et quatorze pouces. Les cuillères elles-mêmes avaient quatre pouces, avec diamètre de trois, et il était à peu près impossible de les faire tourner, à la vitesse d'un canot. Nous dûmes employer une chaloupe, poussée par un moteur portatif. Qu'arriva-t-il ? Nous capturâmes autant de petits que de gros, dont quelques uns n'étaient pas plus longs que la cuillère et son armature.



- il n'a rien oublié !



Il est imprudent de se baigner dans certains lacs de la Mauricie, où le gros brochet abonde. Un garde forestier qui venait de son poste au lac Flamand, à vingt milles au nord de ses quartiers généraux du lac Gagnon, raconta qu'il n'osait pas nager en face de son camp, par crainte de se faire mordre par les poissons. J'écoutais, me demandant ce que je devais croire, et si notre homme ne voulait pas se payer notre tête. Peu après, je répétai ses propos à un autre habitué des bois, qui connaissait le Flamand depuis longtemps, et il m'affirma y avoir vu, à plusieurs reprises, d'énormes brochets sauter sur la palette de son aviron. Pierre Scott, l'un de mes compagnons de 1949, eut une expérience du genre, sur l'un des petits lacs qui relient la Vermillon au lac Coulet. Si une pagaie de bois verni peut tenter un brochet, qu'il prend pour une proie possible, à plus forte raison une main humaine ou un pied. Quand nous nous baignons là-bas — car il faut se laver de temps à autre — nous cherchons les battures de sable et nous abstenons de plonger en eau profonde.

Il est un dicton populaire, qui veut qu'un brochet absorbe chaque jour son poids en nourriture. Si la preuve de pareille glotonnerie n'est pas facile, il reste que le brochet mange n'importe quoi, à toute heure du jour. Il mord en plein soleil, comme l'achigan et le maskinongé, aussi bien que par temps sombre, et il ne lève jamais le nez sur le menu. Il a toujours faim. Il collabore vraiment avec le pêcheur. Au point qu'il n'y a aucun mérite, à certains jours, à tirer de l'eau une pièce de quinze ou vingt livres. On attire le poisson avec les moyens les plus invraisemblables. Je vis un jour des bucherons, qui n'avaient rien d'autre sous la main, piquer à leurs lignes des morceaux de saucisson. Ils ne retournèrent pas bredouilles à leur campement.

Le brochet en général, et celui du nord comme les autres, a la réputation de n'être pas batailleur, de ne pas défendre chèrement sa vie comme l'achigan, la truite, ou son cousin le maskinongé. En ce qui concerne la truite mouchetée et l'achigan, il faut mettre en ligne de compte qu'on les taquine avec canne légère et flexible, corde de soie ou de nylon, aussi fine que le permet l'habileté du pêcheur. Il en est autrement du brochet, pour lequel on emploie une ligne, à traîner ou autre, capable de tenir un veau de deux mois. Pour

...ant le brochet, on ne sait jamais quel-  
 l'espèce de mastodonte va avaler cuillère  
 en vif, et il importe d'être prêt à tout.  
 Mais à poids égal, dans des conditions  
 identiques de température et d'eau, je suis  
 disposé à croire qu'un brochet du nord  
 livre combat avec autant d'allant qu'un  
 maschinongé. Il saute comme lui hors de  
 l'eau, secouant la tête, s'il juge pouvoir  
 se débarrasser ainsi des hameçons dans sa  
 gorge. Et celui qui s'aviserait de pêcher  
 le brochet avec une canne légère, moulinet  
 rapide, corde de dix ou douze livres  
 de résistance, s'apercevra qu'un poisson  
 moyen peut donner sa part de fil à retor-  
 dre.

Dans un canot, il n'est pas facile de ten-  
 ir un poisson de trois pieds ou plus, gros  
 comme un tuyau de poêle, et de l'embar-  
 quer éventuellement avec soi. Il arrive  
 que la bête traîne l'embarcation et les  
 deux hommes qui s'y trouvent. Aussi a-  
 vons-nous, pour l'amadouer, deux façons  
 de procéder, selon son poids présumé ou  
 une opposition à se laisser approcher. Le  
 préposé à l'aviron joue de celui-ci avec  
 toute la vitesse dont il est capable, tandis que  
 un compagnon amène à lui corde et cap-  
 tif, qui se fatigue rapidement à ce manège,  
 monte à la surface de l'eau, en avale  
 plus que la nature ne le permet, se met  
 à rouler sur lui-même. Il s'embarque a-  
 les facilement, d'un mouvement du poi-  
 gnét, et mieux encore s'il se présente de  
 bas. Quant aux poids-lourds, il est pru-  
 dent de mettre pied à terre et de les enga-  
 ger à suivre, à moins d'avoir une carabine  
 22 dans la pince de l'embarcation. C'est  
 là le moyen par excellence de maîtriser un  
 brochet récalcitrant. Une balle dans la  
 boîte crânienne, entre les yeux ou à peu  
 près, a immédiatement raison du sujet le  
 plus malcommode. Nous tuâmes ainsi en  
 dix minutes, un après-midi, trois poissons  
 qui pesaient respectivement quinze, dou-  
 ze et neuf livres.

On n'a aucune idée du nombre de bro-  
 chets qui infestent, littéralement, certains  
 lacs de la Haute-Mauricie. Au lancer,  
 avec un poisson artificiel, si le temps est  
 calme et l'eau sans rides, c'est jeu d'en-  
 fant que d'en amener un à chaque coup.  
 Dans la baie du Vison noir, au lac Gou-  
 let, je tentai un jour diverses expériences,  
 pour me rendre compte de la voracité des  
 bêtes. Je déroulai vingt pieds de corde,  
 puis quinze, puis dix, et toujours un bro-  
 chet happait la cuillère. Je trainai celle-  
 ci à fleur d'eau, sans lui permettre de s'en-

foncer d'un pouce, et des poissons se pri-  
 rent l'un après l'autre. Je la laissai pen-  
 dre au bord du canot, à l'égalité de la  
 surface du lac, et au premier coup d'avi-  
 ron de mon compagnon, qui imprima un  
 mouvement à l'engin, un autre s'accrocha.  
 Tous étaient de petite taille et nous les  
 renvoyâmes à leurs parents. Il nous est ar-  
 rivé aussi, traînant une cuillère à cent  
 pieds, d'attraper une douzaine de pièces  
 par les ouïes, le côté, le ventre, la partie  
 charnue de la queue. Nous en concluâ-  
 mes que les maraudeurs étaient si nom-  
 breux, à un endroit donné, qu'ils se nu-  
 saient l'un l'autre. Se précipitant à dix  
 ou vingt vers la cuillère, objet de leur con-  
 voitise, l'un d'eux se faisait empaler avant  
 le dernier effort qui l'eût projeté vers l'ob-  
 jectif.

Comme tous les autres de la famille, le  
 brochet du nord se plaît le long des riva-  
 ges, où il se cache dans les herbes, dans  
 l'ombre d'une roche, parmi les racines  
 submergées d'une vieille souche, pour se  
 jeter sournoisement sur une proie, fût-elle  
 grenouille, poisson, mammifère ou cuillère  
 nickelée. Pendant les mois d'été, quand  
 l'eau baisse et se réchauffe, il cherche le  
 voisinage des falaises de roc, où il se tient  
 en plus grande profondeur, mais à un ni-  
 veau qui n'intéresse pas la truite grise. Il  
 est vif, rapide, robuste, vigoureux, capa-  
 ble de lutter, et ne mérite pas la moitié des  
 épithètes péjoratives dont on l'accable.  
 Dans les périodes de lune, il mange peu.

L'été dernier, j'ai examiné les estomacs  
 d'une quinzaine de sujets apportés du  
 grand lac Muskeg, et tous étaient vides.  
 Ils n'avaient pas d'appétit, ou n'avaient  
 rien trouvé à se mettre sous la dent. Mais  
 ils ne résistèrent pas à l'attrait de nos cui-  
 lères luisantes, trop tentatives pour ne pas  
 justifier un brin d'enquête.

On pensera, on dira ce que l'on voudra  
 du brochet du nord, on commettra à son  
 endroit les pires calomnies. Durant la  
 belle saison, il offre un sport agréable,  
 qui ne manque ni de vitesse ni de vie, à  
 l'époque où la truite de lac, dédaigneuse  
 des mets de surface, se réfugie à deux  
 cents pieds de profondeur, et où sa soeur  
 mouchetée, non moins difficile et indiffé-  
 rente, fait la grimace devant un ver suc-  
 culent ou une mouche de plume chamur-  
 rée d'argent. Je ne nie pas la grâce, la  
 beauté, les qualités combattives des salmo-  
 midés, au printemps et à l'automne, mais  
 je n'ai que faire de leurs façons capricieu-  
 ses, de juin à septembre. Vive alors le  
 grand brochet des solitudes du nord sau-  
 vage, et rien ne fera que je me dédise.

Et les pages que voici, il va sans dire,  
 sont affectueusement dédiées à ce mien  
 cousin qui n'a aucune tendresse pour Esax  
 lucius, avec hommages et souhaits de con-  
 version à des idées nouvelles, dont peut-  
 être je désespère moins que lui. Mieux  
 vaut tard bien faire que de s'enrouter à  
 jamais dans l'entêtement, la passivité et  
 la routine.

Harry BERNARD

## NOUVEAU Canot de 15 pieds en aluminium

LEGER — 64½ lbs seulement, facile à  
 transporter sur une auto.  
 SOLIDE — la coque à rivets est pratique-  
 ment indestructible.  
 SUR — de larges compartiments herméti-  
 ques l'empêche de couler à fond.  
 Prix: \$180.00.

AUTRES DIMENSIONS: — 17 pi., 65 lbs — \$192.00 — 18 pi., léger, 60 lbs — Standard,  
 78 lbs — \$200.00.



Canots et Tentes — Ventes et Location

Carabines à répétition  
 "Browning" à haute vélocité  
 F. N. Mauser

modèle 2000, calibre 200 — \$199.50  
 — Modèle 2006 — calibre 20-06 —  
 \$199.50 — aussi autres modèles.

EQUIPEMENT DE PECHE  
 AU COMPLET

Raymond Hardware Ltd.  
 636 ouest, rue Craig — Montréal  
 Tél.: UNIVERSITY 1641